

Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur

Autor(en): **Stéphane, Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 9

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256049>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE siège de Porrentruy en 1283

Un fils d'un boulanger d'Isny, petite ville de Souabe, du nom d'Henri, étudiait à Paris, où il fit de grands progrès. Un jour, il fut vivement touché du sermon d'un prédicateur. Emu de repentir, il songea sérieusement à réformer sa conduite et sa vie. Il entra alors dans l'Ordre des Cordeliers. Il enseigna la théologie dans un couvent de Mayence, puis fut envoyé à Lucerne comme gardien du couvent des Cordeliers. Il allait souvent, comme confesseur et aumônier, au château de Habsbourg, situé à trois lieux de Lucerne. Henri d'Isny était en grande vénération chez le comte Rodolphe de Habsbourg. — Plus tard il devint gardien du couvent des Cordeliers de Bâle, dont l'église a été naguère convertie en musée national.

A la mort d'Henri de Neuchâtel, évêque de Bâle (1274), les chanoines du Grand Chapitre ne purent s'entendre pour l'élection d'un nouvel évêque. Ils convinrent d'envoyer trois d'entre eux, avec un notaire et des témoins au couvent des Cordeliers et de choisir pour évêque le premier religieux qu'ils rencontreraient. Les députés frappent à la porte du monastère. C'est le gardien lui-même qui ouvre. Aussitôt les députés s'emparèrent du frère Henri, le portèrent dans la salle capitulaire et le grand Chapitre le nomma prince-évêque de Bâle. Aussitôt

après son élection il partit pour Lausanne où se trouvait alors le Pape Grégoire X, qui lui donna lui-même la consécration épiscopale en octobre 1275.

Le pape s'était rendu à Lausanne pour présider à la consécration de la cathédrale de Notre Dame. Là se trouva également Rodolphe de Habsbourg, qui était devenu empereur d'Allemagne depuis trois ans. Rodolphe n'avait pas oublié l'humble cordelier de Lucerne qui de son couvent portait si souvent au château de Habsbourg les consolations et les bienfaits de son ministère. Le 20 octobre l'empereur prêta serment de fidélité au pape dans la cathédrale de Lausanne, en présence des archevêques de Lyon, d'Embrém, de Besançon, des évêques de Paris, de Constance, de Bâle, de Lausanne, de Trente, de Valence, de Marseille, de Genève et d'une foule de plus grands seigneurs d'Allemagne et d'Italie.

L'empereur s'attacha l'évêque de Bâle comme secrétaire et comme confesseur. Rodolphe avait établi sa cour impériale à Bâle. En 1276 l'empereur envoya l'évêque de Bâle en mission diplomatique auprès du Pape. Plus tard l'évêque de Bâle à la tête de 100 hommes se porta au secours de l'empereur dans sa guerre contre Ottocare, roi de Bohême. L'empereur pour le récompenser, lui fit don, en 1290, de 3000 marcs d'argent à prélever sur tous les Juifs établis dans les diocèses de Bâle et de Strasbourg. Henri d'Isny jouissait auprès de Rodolphe de Habsbourg d'un immense crédit.

L'évêque de Bâle avait été reconnu possesseur légitime des avoies d'Ajoie et de

Bure par un acte authentique de 1270. Le comte Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard, prétendait que Porrentruy et avoies d'Ajoie et de Bure lui appartenaient. En conséquence au mois d'octobre 1282, Renaud investit Thiébaud IV, comte de Neuchâtel en Bourgogne, de ces pays, moyennant cent livres estevenantes.

L'évêque de Bâle, Henri d'Isny, trop faible pour résister aux prétentions du puissant comte de Montbéliard, appela à son secours l'empereur Rodolphe de Habsbourg. Aussitôt l'empereur arriva à Bâle avec une forte armée et à la fin de février 1283, il se dirigea vers l'Ajoie et vint établir son camp près de Charmoille. Ce camp était situé sur un mamelon, au nord du village, qui porte le nom de Côte du Château, ancienne demeure des nobles descendants de Hugues de Montfaucon, l'un des fondateurs du couvent de Lucelle.

Dans l'escorte de l'empereur on remarquait l'évêque de Bâle, Conrad de Liechtenberg, évêque de Strasbourg, Frédéric, landgrave de Nuremberg, Thiébaud, comte de Ferrette, le comte Jean de Thierstein, et une foule de seigneurs d'Allemagne, de Suisse et d'Alsace.

Quelques jours après, le 2 mars, l'empereur, avec toute son armée de plus de 20.000 hommes, était devant Porrentruy. Le comte de Montbéliard, Renaud de Bourgogne, s'était retranché derrière les murs de la ville avec une forte garnison. Les murailles de la place étaient puissantes, défendues par de fortes tours, garnies de meurtrières et de machines de guerre bien montées. Il faut aussi croire que les vivres y

Feuilleton du *Pays du dimanche* 7

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Pierre prit en silence la main de sa femme, il la vit veuve de l'alliance qu'il lui avait passée au doigt, et baisant avec tendresse cette main amaigrie, il observa sur un ton d'amical reproche :

— Tu as dû engager jusqu'à ton alliance, pauvre amie, et c'est cette commission sans doute dont tu as chargé le petit garçon pour que je ne puisse soupçonner tout de suite ce nouveau sacrifice. Ne restait-il donc rien autre chose à engager, sans aller jusque là ?

Elle rougit :

— Rien, répondit-elle, sauf le Christ d'ivoire, sculpté par ton grand-père. Mais

ce Christ est pour nous un tel souvenir que, sachant combien tu y es attaché, je n'eusse voulu pour rien au monde en disposer sans ton consentement.

Pierre regarda avec émotion le vieux crucifix.

— J'y tiens, il est vrai, autant qu'on peut tenir à quelque chose en ce monde, fit-il avec chaleur. De plus, j'ai promis à ma mère mourante de ne m'en séparer jamais. Ce Christ a quelque valeur cependant, il serait pour moi une ressource si je n'étais lié par la promesse que j'ai faite, promesse à laquelle la nécessité pourrait bien me contraindre à manquer, acheva-t-il rêveusement.

Yvonne protesta :

— Non, non, quelque sombres que soient les jours d'épreuve que nous traversons, gardons précieusement l'image de ce divin et fidèle ami, mon cher Pierre. Il a été le témoin de toutes nos douleurs. Nous n'avons rien à craindre tant qu'il restera le gardien

et le protecteur de notre foyer. Puissent nos enfants s'agenouiller toujours à ses pieds comme l'ont fait nos pères, et comme nous le faisons nous-mêmes !.... N'est-il pas vrai que, lorsqu'on a eu le bonheur de croire en Dieu, d'espérer en Lui et de l'aimer, on n'a pas le droit de se dire vraiment malheureux ? fit-elle en levant avec amour sur le vieux Christ ses yeux fatigués de veilles et de larmes, devenus soudain rayonnants.

Pierre ne répondit rien.

Il n'avait pas, lui, la foi robuste et aimante qui soutenait sa jeune compagne, ses malheurs et la dureté des hommes l'avaient aigri ; et sans la crainte de contrister sa chère Yvonne, il eût facilement laissé déborder l'amertume qui remplissait son âme. Toutefois, il rendait volontiers hommage à la piété qui inspirait, avec tant d'énergie, un si affectueux dévouement à la jeune femme ; et il se disait intérieurement que la confiance en un secours divin et la foi vive en une autre vie, étaient seuls capables de

étaient en abondance. La ville de Porrentruy devait être, à cette époque, une puissante forteresse, puisqu'elle fut capable d'arrêter toute l'armée de l'empereur pendant six semaines. L'empereur ne pouvant se rendre maître de la ville, demanda encore des secours. Le comte de Ferrette arriva avec d'autres troupes recrutées dans le Sundgau. La ville, avec ses trois quartiers, le Bourg, la Haute-ville et le Mitalbu et son château-fort fit une résistance énergique et arrêta les efforts de toute la puissance de l'empereur pendant quarante-cinq jours.

Enfin, la ville se rendit et ouvrit ses portes à l'empereur le 26 avril, jour du vendredi-saint, à 3 heures de l'après-midi. Renaud de Bourgogne fit humblement acte de soumission devant la Majesté de l'Empire et promit d'accepter toutes les conditions que la volonté de son empereur lui imposerait. Le lendemain de la reddition de Porrentruy, le comte fut reçu au camp de l'empereur, dressé vers l'église de St-Germain. Par un acte solennel, Renaud, déclarait donner, livrer et assigner librement à Henri d'Isny, évêque de Bâle, pour être maître à perpétuité de Porrentruy et de ses appartenances et de tous ses droits sur les advocaties d'Ajoie et de Bure. En outre, il s'engageait à ne jamais élever de prétentions sur les pays auxquels il renonçait et à ne susciter aucun embarras à propos des châteaux que l'évêque avait bâtis ou bâtirait sur les terres de l'Evêché. Il se soumettait à l'excommunication de l'archevêque de Besançon s'il ne gardait fidèlement ces promesses.

L'acte fut signé aux portes de Porrentruy, le samedi-saint 1283. Le lendemain l'empereur Rodolphe, avec toute son armée, célébra les fêtes de Pâques. Jamais notre vieille ville épiscopale ne vit un pareil concours. Jamais sa modeste église ne reçut de si hauts et si puissants seigneurs. Ce fut un beau spectacle que celui qui se déroula dans les rues de Porrentruy. La joie était à son comble, les bourgeois étaient délivrés des souffrances d'un long siège et enfin passaient définitivement sous le gouvernement de nos évêques jusqu'en 1793.

L'empereur mit le sceau à la joie générale en octroyant aux bons bourgeois la célèbre charte de franchises du 20 avril 1283, à la demande l'évêque de Bâle. Cette charte émancipait le peuple de la ville et le faisait monter au rang des hommes libres de l'empire. Après Bienna et Neuveville, Porren-

truy fut la ville la plus libre de tous les Etats de l'Evêché de Bâle. Ces privilèges attirèrent dans cette ville de nombreux étrangers désireux d'avoir part à ces libéralités. L'empereur lui accorda encore la tenue du marché de chaque semaine. Ce marché, le jeudi de chaque semaine, encore de nos jours, réunit sur la place de l'hôtel de ville et dans la rue principale les vendeurs et les acheteurs de nos bons villages d'Ajoie.

L'acte de franchises de l'empereur Rodolphe de Habsbourg a toujours été gardé, jusqu'à nos jours, parmi les archives les plus précieuses de notre vieille bourgeoisie, comme son diplôme le plus précieux.

A. D.



Le signe de la croix

NOUVELLE

Près d'un petit village de Provence, au fond du golfe de Lestaque, sur la hauteur, s'élevait une blanche maison, qu'ombragent d'énormes platanes.

La mer immense s'étend à ses pieds, tantôt reposée, miroitant sous les rayons du soleil, tantôt en fureur, creusée de plis profonds, ou soulevée en vagues écraquées d'écume sous les coups de fouet du mistral.

A l'horizon, montant sous le regard, les îles s'allongent comme des monstres endormis sur les flots, claires et luisantes. Les jours de calme, sombres, encerclés d'un éblouissant collier blanc, pendant les tempêtes.

Çà et là, des barques sillonnent l'étendue, barques de pêche, bateaux de promenade, trois-mâts de commerce, tartanes de Sicile ou d'Espagne, quelquefois grands vapeurs, venant chercher dans le golfe un abri contre l'ouragan.

Sur la gauche, dans le lointain, les ports de Marseille s'étendant jusqu'au donjon du vieux fort, avançant la longue jetée de leurs bassins. Au-dessus de l'énorme ville, descendant en pente douce vers la mer, se dresse dans le ciel la colline couronnée du sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, dont l'édifice se détache sur la masse bleue du Carpiagne et de l'Etoile, estompés de brumes diaphanes, au fond de l'horizon.

A droite, s'étend la chaîne de Lestaque,

lui avait été confié et la lettre qui l'accompagnait, il arrivait au but de sa course.

Après avoir secoué avec son bérêt les flocons de neige dont il était couvert, le petit garçon gravit lestement quelques marches, et entra, de cet air décidé particulier à l'enfant de Paris, dans l'un de ces vastes halls où s'entassent, pêle-mêle, les débris de l'opulence, de la misère et du vice ; les bibelots artistiques et les bijoux de même valeur ; les meubles luxueux et inutiles, et les objets de première nécessité, suprême sacrifice du pauvre ; bizarre assemblage de choses apportées là aux heures de profonde détresse, et ayant presque toutes leur histoire.

M^{me} C..... directrice de cette succursale, connaissait l'enfant pour l'avoir vu souvent venir avec sa mère, et, ces dernières semaines, presque toujours seul, porteur comme aujourd'hui d'une lettre signée de M^{me} Lenorey.

Occupée en ce moment avec l'un des riches financiers de la capitale, elle fit un signe amical au petit garçon qui, préférant

couverte de bois de pins et mouchetée de roches blanches, comme la fourrure d'un fauve.

Descendant jusqu'à l'étang de Berre, elle laisse voir la grande plaine, parsemée de villages endormis sous la chaleur et couverte de champs d'oliviers au feuillage terne, comme saupoudré de la poussière des routes.

Le passant dit : « Il doit faire bon ici ! Puis, poursuivant sa route après s'être un instant attardé devant le splendide panorama, il repart jetant un dernier regard sur la gaie maison, les platanes ombreux, le ciel, les forêts et la mer.

M^{me} Bercier l'habitait. Elle y vivait seule, ayant perdu ce qu'elle avait de meilleur sur la terre, son mari et son fils. Ni l'un ni l'autre ne revinrent de la terrible guerre. Jamais elle ne sut ce qu'ils étaient devenus. Elle ignorait tout : le champ de bataille où ils étaient tombés, les douleurs et les appels des derniers instants, le coin de terre où ils dormaient, sol étranger ou pays de France ; la fosse commune où peut être on les avait jetés.

Le deuil et la tristesse entrant dans la demeure où tant de jours enchantés s'étaient écoulés, firent l'isolement complet autour de la malheureuse femme, et le silence plus profond sous les frais ombrages, devant les grands horizons, les plaines de la mer.

Elle s'enferma dès lors dans le cher logis, vivant avec ses souvenirs, et les mois se succédèrent, les années passèrent, n'apaisant point la cruelle souffrance, laissant toujours l'oppressive incertitude.

Un jour, obligée de se rendre à la ville, elle se trouva dans la rue, déshabituée du bruit, du mouvement, et peureuse.

Vêtue de deuil, grande, les cheveux tout blancs, le visage blême, les yeux gonflés par les larmes, elle semblait une très vieille femme usée par la douleur.

Une foule grouillante, affairée, allait, venait, sous un soleil de feu, tandis que la brise de mer faisait claquer les toiles des tentes au-dessus des balcons et des cafés.

Tout à coup, un arrêt se produisit : toutes les têtes, un instant, se tournèrent du même côté. Des gens coururent. De l'extrémité de l'avenue parvenait un rumeur, mêlée de bruits de fanfare, d'éclats de cuivre : les sons harmonieux arrivaient par bouffées : on se hâtait pour mieux voir.

Ensermée par les gens qui se précipitaient,

attendre la directrice plutôt que de s'adresser à l'un des commis, s'approcha de la cheminée de faïence, en présentant ses mains refroidies à la flamme bienfaisante. Puis, voyant que l'entretien se prolongeait, Gauthier, dont la nature active se fatiguait de l'oisiveté à laquelle le condamnait cette attente, ouvrit gravement l'un des livres que contenait sa carte d'écolier, et se mit à étudier aussi sérieusement que s'il eût été seul devant sa table de travail.

Son bérêt jeté négligemment sur la carte qu'il avait déposée à ses pieds, la main gauche enfoncée presque entièrement dans la forêt de cheveux bouclés qui couvre sa tête, absorbé dans l'étude du livre qu'il soutient avec la main droite sur ses genoux croisés, l'enfant ainsi posé ferait sans s'en douter, un gracieux modèle pour un tableau de genre.

M^{me} de Verneuil, la femme du riche financier, a un enfant à peu près du même âge que le petit Lenorey ; tandis que son mari termine l'affaire qui l'a amené ici, elle examine le petit garçon avec intérêt, et son cœur maternel s'émeut devant la pauvreté de ses